

Vive d'abord!

B I M E S T R I E L
1955 - SERIE 3 - N° 47/378
X X I X ° A N N E E



NE PEUT ETRE EXPOSEE VENTE INTERDITE AUX MINEURS (DECRET DU 28-8-50)

VIVRE D'ABORD !

par KIENNÉ DE MONGEOT

L'HOMME est un animal mystique, religieux, raisonnable... dit-on.

Il a perverti ses instincts. Tous. Ce qui l'a obligé à créer la morale; commettant des erreurs capitales envers lui-même, partant envers ses semblables, il lui a bien fallu dicter des règles et des lois pour vivre en société, règles et lois, variables dans le temps, différentes selon les latitudes.

C'est ainsi que l'être humain a fait de la sexualité et de l'amour un mélange compliqué d'actes, de sensations et de sentiments qui le déséquilibre et le mène souvent à la folie et au crime.

Il se nourrit avec autant de manque de bon sens et de confusion, recherchant moins à satisfaire les besoins normaux de son organisme qu'à satisfaire ses désirs gastronomiques qui lui donnent des plaisirs.

Tous les actes de sa vie n'étant plus réglés ni par des instincts sûrs, ni par le bon sens, le plongent dans le chaos.

Il ne sait plus. Ce qui est grave c'est qu'il croit savoir.

**

Il ne craint rien tant que la mort, cependant il se précipite dans ses bras comme un inconscient !

Il fait des efforts considérables pour prolonger son existence tout en multipliant les moyens scientifiques de se détruire !

Ainsi il perturbe dangereusement ses instincts, cependant puissants, de perpétuation de sa race, de conservation de sa vie, cela par désir de jouissances et pour obéir à son fol orgueil.

**

Le but de la vie semble être uniquement la vie, qui est éternelle dans l'univers. Comme ce but ne le satisfait pas que sa raison lui échappe, l'homme lui en a substitué d'autres. Tout d'abord celui qu'il se fixe sur cette terre : parvenir à se faire une place enviable au soleil. Comme il ne peut concevoir que la vie de l'univers puisse se continuer sans lui, il a imaginé sa survie : une existence éternelle de félicité.

Cet espoir, cette foi en une vie éternelle où il trouvera la récompense ou le châtement de ses actes accomplis ici-bas, aide à vivre; à vivre bien conformément à cette foi, aux dogmes de sa religion, mais pas toujours conformément à sa nature, à sa constitution, à ses instincts et à ses aspirations d'être humain normal.

Ceux qui sont puissamment animés par cette foi — j'allais dire annihilés — parviennent à l'ascétisme; c'est-à-dire à réduire au maximum leurs besoins physiologiques vitaux au bénéfice d'une existence presque exclusivement spirituelle. Ils croiraient que seule, déjà sur terre, leur âme existât !

D'autres espèrent en une sorte de pluralité des existences, soit ici-bas, soit dans d'autres mondes. Ils pensent que leurs mérites accomplis sur cette terre, que le perfectionnement de leur personnalité leur donneront une vie future meilleure.

Enfin, certains, animés par un matérialisme absolu, croient que nos facultés mentales dépendent uniquement de la vie de notre corps dont, après la mort, ne subsistera que les matières chimiques.

Malgré ses croyances, représentées par de nombreuses religions, par des sectes innombrables, comprises et acceptées avec des modalités variant à l'infini selon la nature intime de l'être, son degré de sensibilité ou d'insensibilité, la puissance de son imagination, sa culture, son atavisme, son éducation et le milieu où il vit, le doute persiste en l'homme lui faisant craindre la mort; lui ôtant même la spontanéité de vivre intégralement. C'est qu'il a constamment le souci de commettre des erreurs qui auront des conséquences graves pour sa vie éternelle. Cependant, il accepte de faire des erreurs aux conséquences immédiates, ou presque, parce qu'il espère pouvoir y remédier lui-même ou à l'aide de la science.

**

En vérité, la confusion règne dans son cerveau et elle y règne d'autant plus à notre époque de vitesse, de préoccupations multiples et quotidiennes, d'appétits de plaisirs et de jouissances artificielles qu'il n'a plus le temps de penser et de mettre de l'ordre dans son esprit. Ses actes sont moins le résultat de ses réflexions et de sa volonté que d'une sorte d'automatisme professionnel et social.

En conséquence, le caractère propre à chaque individu tend à disparaître de plus en plus et les êtres humains sont entraînés dans un tournis scientifique et social qui les robotise.

**

Si le but de la vie est la vie, celui des humains semble être le développement de la science sur l'autel de laquelle ils se sacrifient inconsciemment.

Mais, le but de ce but, il ne le connaissent pas plus que celui de la vie !

Alors ?

Alors ? De grandes lois universelles et immuables régissent la vie : notre vie. C'est un fait et incontestable.

Qu'une intelligence supérieure, qu'un Dieu ait ordonné l'univers, c'est bien possible. Cela devrait nous être indifférent. L'essentiel c'est de reconnaître l'existence des lois qui gouvernent le monde en même temps que notre infime personnalité. Et nous sommes là bien obligés de nous rendre à l'évidence des réalités car chaque fois que nous enfreignons ces lois il nous en cuit durement. Il est donc sage de nous y conformer.

En observant ces lois, les croyants respectent en même temps la volonté de leur Dieu qui les a édictées; et les incroyants, les sceptiques, en les respectant aussi s'assurent de vivre conformément à la nature et à leur nature.

Ainsi les uns et les autres vivront bien : normalement, intelligemment, raisonnablement. Ils jouiront d'un parfait équilibre qui leur permettra de moins souffrir, d'avoir de multiples satisfactions et de jouir de l'existence d'une manière intense, renouvelable et durable parce qu'ils vivront naturellement et sainement.

Cette conception de l'existence est gymnosopique.

LA NUDITÉ

A TRAVERS LES AGES

PAR HENRI NAD

Hippocrate et Galien sont d'accord pour recommander l'héliothérapie (Esculape n'était-il pas fils d'Apollon, le dieu solaire?). Les Grecs, au reste, n'attendaient point d'être malades pour suivre de tels conseils. Ils pratiquaient l'arénation, c'est-à-dire qu'ils s'exposaient au soleil sur le sable ou s'exerçaient à marcher sans vêtement sur la plage brûlante. Ils vivaient, d'ailleurs, surtout en plein air : théâtres,

assemblées, tribunaux. Socrate enseignait aux bords d'une source, à l'ombre d'un platane.

Quant à leurs vêtements, plus amples et plus légers que les nôtres, ils ne les portaient que pour se protéger ou se parer. La pudeur intervient si peu que souvent nous voyons la chlamyde rejetée sur l'épaule et ne cachant que le dos ou l'un des côtés.

On se dévêtait par dévotion. Au témoignage de Pausanias (1), les jeunes Spartiates exécutaient nus et sans arme des danses guerrières en l'honneur d'Apollon Pythien. « Après la bataille de Salamine, dit Taine (2), le poète tragique Sophocle, alors âgé de quinze ans et célèbre par sa beauté, se dépouilla de ses habits pour danser et chanter le pœan devant le trophée. Cent cinquante ans plus tard Alexandre, passant en Asie Mineure pour combattre Darius, se mit nu avec ses compagnons afin d'honorer par ses courses le tombeau d'Achille. On allait plus loin encore : on considérait la perfection du corps comme le caractère de la divinité. Dans une ville de Sicile, un jeune homme extrêmement beau fut adoré à cause de sa beauté et, après sa mort, on lui éleva des autels ».

Grâce à cette habitude de la nudité qui les forçaient à prendre soin de leur corps, les Grecs réalisèrent un type humain idéal. Dion Chrysostome (3) dit de l'athlète Métemcomas : « Dès qu'il s'était dévêtu, on ne pouvait plus regarder que lui, malgré la présence de nombreux jeunes gens et de nombreux hommes qui eux aussi s'entraînaient nus ». Ce sont de tels hommes qui inspirèrent les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque, car les modèles professionnels étaient inconnus. Tout au plus trouve-t-on chez Xénophon (Mémoires, III, 11, 1 et 2) et Cicéron (De inventione, II, 2), des allusions à des hétaires posant comme modèles.

Peut-être les artistes recouraient-ils à elles parce qu'elles avaient moins d'occasions d'étudier le nu féminin. Les femmes, en effet, n'étaient pas admises au gymnase, moins à Athènes et dans les villes ioniennes.

À Sparte, au contraire, célèbre pour l'austérité de ses mœurs, les jeunes filles couraient, luttèrent, lançaient le disque comme les hommes. Elles exerçaient leur corps pour que l'enfant pût mieux se développer au sein d'une mère robuste.

D'après Pausanias (5), leur tenue de course aux Hellènes était la suivante : « cheveux pendants, tunique retroussée un peu au-dessus du genou, épaule droite jusqu'au sein ».

Musée du Louvre - Ingres - Le Bain turc. (Détail.)

Photo Giraudon



(1) Pausanias, « Description de la Grèce », V, II, 9.

(2) Taine, op. cit.

(3) Dion Chrysostome. Discours XXVIII.

(4) Cf. Daremberg et Saglio, « Dict. des antiquités », Sculptura.

(5) Pausanias, « Elide », V, 16.

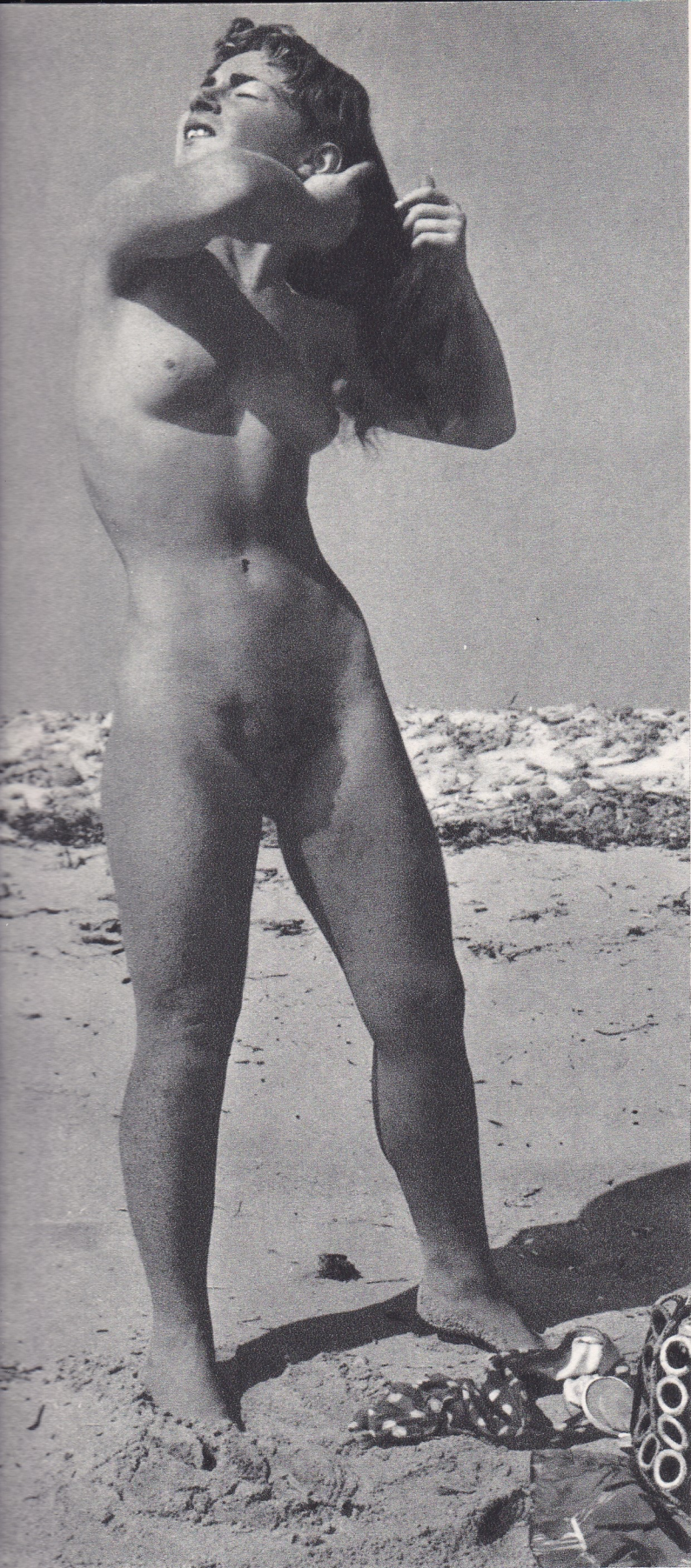


Photo André P. Nérisson

« J'aime le souvenir de ces époques nues,
Dont Phébus se plaisait à dorer les statues. »

(Charles Baudelaire « Les Fleurs du Mal »)

Aristophane, dans un chœur de « Lysistrata », les chante ainsi : « Telles que de jeunes cavales, les vierges courent près de l'Eurotas. » Il admire, non sans une pointe d'ironie, leur fraîche carnation, leur saine vigueur.

On les surnommait Phénomérides, parce que leurs tuniques, ouvertes sur le côté, laissaient voir les hanches (1).

Aux fêtes d'Artémis, les Caryatides, jeunes filles appartenant aux meilleures familles, dansaient le buste nu, ou vêtues d'un léger chiton.

Si l'on en croit Plutarque (2), Lycurgue aurait accoutumé les jeunes filles et jeunes gens à aller nus par la ville, à danser nus en quelques fêtes et sacrifices solennels.

Que l'on nous permette de le citer dans la traduction de Jacques Amyot, évêque d'Auxerre, grand aumônier de France : « Quant à ce que les filles se monstrent ainsi toutes nues en public, il n'y avait pour cela villanie aucune, ains estoit l'esbatement accompagné de toute honnêteté sans lubricité ny dissolution quelconque : et plus tost, au contraire, portoit avec soy un accoustumance à la simplicité, et un envy entre elles, à qui aurait le corps le plus robuste, et mieulx dispos : et qui plus est, cela élevait encore aucunement le cueur, et les rendoit plus magnanimes, en donnant à cognoistre, qu'il ne leur estoit pas moins bien seant de s'exerciter à la prouesse, et estriver entre elle à qui en emporteroit le prix, qu'il est aux hommes ».

Properce a célébré cette coutume dans une de ses élégies (3) : « O Sparte, nous admirons les usages de ta palestra, mais surtout les si nombreux avantages de ton gymnase où les jeunes filles s'exercent sans déshonneur bien qu'elles soient nues au milieu des lutteurs ».

Platon (4) voulait de même que les femmes s'exerçassent au gymnase avec les hommes, et non seulement les jeunes mais encore les vieilles, et prévoyant les plaisanteries que la vue de ces dernières surtout provoquerait, il dit : « Quant à celui qui plaisante à la vue de femmes nues, lorsque leurs exercices ont un but excellent, il cueille hors de saison, en raillant de la sorte, les fruits de sa sagesse ».

Le costume ionien n'empêchait pas, d'ailleurs, le nu de se manifester. « L'ensemble du corps apparaît dans ses lignes principales, dit Richer (5). Les étoffes sont pour ainsi dire collées sur le nu à la manière de linges mouillés. Les chutes de plis ne s'en détachent que partiellement et, par un artifice singulier, le gros pli soulevé par la main gauche est fort étroit, de manière que le reste de la robe moule étroitement les deux jambes aussi bien en avant qu'en arrière. »

Nul peuple n'a professé un plus grand respect pour le corps humain, nul ne lui a rendu un plus grand culte que cette nation grecque dont Renan a dit que « seule elle découvrit le secret du beau et du vrai, la règle de l'idéal ».

Comment ne pas répéter avec le poète (6) :

J'aime le souvenir de ces époques nues,
Dont Phébus se plaisait à dorer les statues.

Comment ne pas « regretter pour jamais de n'avoir point connu cette jeunesse enivrée de la terre, que nous appelons la vie antique » (7).

Lorsqu'on fait l'éloge de l'antiquité, on a coutume d'associer la civilisation romaine à la civilisation grecque. Elles sont, en réalité, très différentes : les Grecs étaient des artistes, les Romains furent des administrateurs. Ils prirent aux Grecs

(1) Cf. de Spallart, « Tableau historique des costumes ».

(2) Plutarque, « Vies des hommes illustres ». Lycurgue.

(3) Properce, III, Elégie, 13.

(4) Platon, « République », V.

(5) Richer, « L'art grec ».

(6) Baudelaire, « Les fleurs du mal ».

(7) Pierre Louys, préface d'« Aphrodite ».

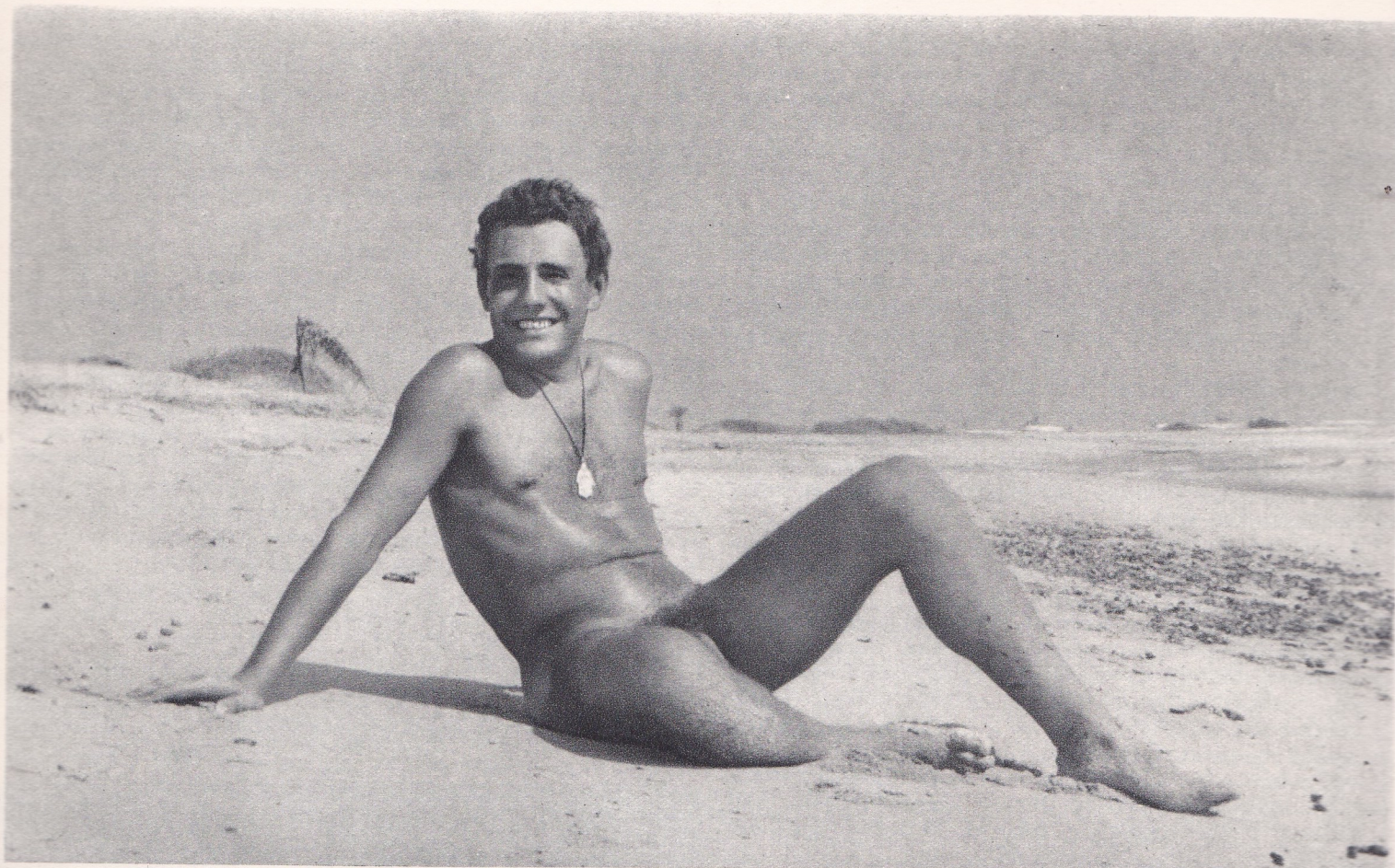


Photo André P. Nérissou

Toujours, la joie rayonne sur le visage des gymnosophes. Cela parce qu'ils jouissent d'un état de santé parfait et d'un bon équilibre mental. Puis, quel délassement total de pouvoir vivre nu, entièrement nu ! Seuls ceux qui se livrent à la nudité intégrale peuvent comprendre toute la valeur de cette cure de liberté corporelle qui agit heureusement sur l'esprit.

le flambeau divin, mais trop souvent, dans leurs mains rudes, il ne fut qu'une torche fumeuse.

Caton redoutait pour ses concitoyens la civilisation hellénique. Peut-être avait-il raison. Elle ne triompha jamais complètement de leurs instincts grossiers et sanguinaires : ils la corrompirent, elle devint la servante de leurs débauches.

Le culte phallique dégénéra. De nombreuses coutumes témoignent encore, cependant, de sa pureté primitive. C'est ainsi, d'après saint Augustin (1), qu'à Lavinium le phallus était couronné de fleurs par la mère de famille la plus respectable. Aux derniers jours de mars, les dames romaines le portaient en procession du mont Quirinal au temple de Vénus Erycine. Mêmes processions pendant un mois à Lavinium, où les femmes se couronnaient de phallus entrelacés (2). « Sous Auguste, dit Festus, on rendait à ces idoles un culte religieux et saint, et les femmes romaines venaient, la tête voilée, leur offrir des sacrifices. » Les vestales, les vierges par excellence, les vénéraient. Au rapport de Pline, les empereurs les plaçaient devant leurs chars de triomphe. Citant une autre particularité du culte phallique, saint Augustin doit reconnaître que c'était un usage considéré comme très honnête et très religieux parmi les dames romaines : « more honestissimo et religiosissimo matronarum » (3).

Le même sentiment explique que des mimes nus figureraient aux funérailles. On sait qu'aux Lupercales (février), les prêtres de Pan couraient nus dans les rues et les femmes qui désiraient enfanter présentaient leur ventre nu aux coups des lanières en peau de bouc.

Au IV^e siècle de notre ère, le philosophe Jamblique croyait encore que les idoles phalliques amenaient l'abondance et la fécondité, mais le peuple romain avait perdu le sens primitif de ces symboles. Le phallus était devenu un préservatif contre le mauvais œil et la sorcellerie, et son culte dégénéré donnait lieu à des débauches contre lesquelles s'élevèrent les écrivains chrétiens.

Il faut noter, d'ailleurs, à côté de ce culte d'importation, des survivances du tabou primitif. Le caractère, à la fois impur et sacré, qu'il imprimait à la nudité, nous le retrouvons dans ces croyances rapportées par Pline (1) et d'après lesquelles « la grêle, les tourbillons, les éclairs même seront écartés par une femme nue lorsqu'elle a ses règles. Il en est de même pour toutes les autres formes d'orage, et sur mer une tempête sera apaisée par une femme qui se dévêt, même si elle n'a pas ses règles. En toute saison, si une femme se met nue pendant ses règles et marche autour d'un champ de blé, les chenilles, les insectes, vers et vermines tomberont des grains de blé ».

C'est la même influence du tabou qui oblige les Romains à conserver le cache-sexe. Les vieux Romains le portaient

(1) Saint Augustin, « Civit. Dei », VII, 21.

(2) Cf. Dupuis, « Origine des cultes ».

(3) Saint Augustin, op. cit., VI, 9.

(1) Pline, « Hist. nat. », VII, 13, et XXVIII, 23.

au lieu de tuniques, les paysans pour travailler aux champs, les artisans quand ils s'exposaient à la chaleur du four, les enfants sous leur tunique à l'école et les esclaves quand ils servaient nus. Hommes et femmes au bain, d'après Martial (1). Cincinnatus reçut les délégués du Sénat dans son champ, vêtu du seul cinctus. Au champ de Mars, les guerriers, pour s'exercer, revêtaient une sorte de jupon court (2). Les acteurs portaient le subligaculum à la scène, mais il s'agissait alors de véritables caleçons ajustés, richement ornés et plus faits pour attirer l'attention que pour dissimuler, comme c'est l'usage aujourd'hui dans nos music-halls.

La conséquence, c'est que la nudité conservera toujours à Rome, dans l'esprit du peuple, sinon de l'élite, quelque chose d'impur.

Domitien (81-96) fit juger et mettre à mort une femme qui s'était dépouillée de ses vêtements devant la statue de l'empereur. Domitien, au témoignage de Suétone, était des plus corrompus, mais il posait au moraliste et le geste qui, à Athènes, avait valu à Phryné l'acquiescement, à Rome entraîna une condamnation à mort.

Ce qui montre bien la différence de civilisation, c'est qu'en Grèce la nudité triompha au gymnase, centre d'éducation; à Rome, aux thermes, lieu de plaisir.

Habillés presque entièrement de laine, Grecs et Romains avaient besoin de bains fréquents, mais les Grecs usaient surtout de bains froids. Ce n'est que vers le I^{er} siècle de notre ère que l'usage des bains chauds se répandit en Grèce. Aristophane les regarde comme un luxe blâmable. Socrate n'en prenait qu'avec modération.

Les Romains de l'Empire, au contraire, abusèrent des bains chauds. Certains se baignaient jusqu'à sept ou huit fois par jour, et les empereurs Commode et Gallien restaient dans le bain une partie du jour et de la nuit.

Certes, il est possible, comme le remarque Montesquieu (3), que les habitudes d'hygiène, notamment l'usage des bains froids, aient permis aux soldats romains de s'aguerrir et de résister aux différents climats sous lesquels ils combattirent.

Les bains de soleil devaient également contribuer à les fortifier. On sait que les thermes romains possédaient un solarium où les corps étaient exposés tantôt directement aux rayons solaires (solem assum), tantôt après une onction d'huile (sol tinctus) (4).

« A présent, déclare Sénèque, si les étuves ne sont ouvertes et disposées de manière qu'elles aient le soleil toute la journée, si l'on ne se hâte en se lavant, et si de la cuvette on ne voit à découvert la campagne et la mer, on dit que ce sont des tanières et des grottes. »

Ce n'était pas là simple « snobisme ». Les Romains connaissaient les bienfaits de l'héliothérapie. Celse la conseille, comme Coelius Aurelianus et Antyllus. Pline le Jeune dit de Vestricius Spurina : « Sitôt que l'heure du bain était venue, il allait se promener tout nu au soleil si l'air était calme, puis jouait longtemps à la balle. » Son oncle, le naturaliste, prenait également des bains de soleil en été, après lesquels il se lavait à l'eau froide.

Que les Romains aient retiré de tels usages de nombreux bienfaits, ce n'est pas contestable, mais aux thermes mêmes, sous l'Empire, on se souciait moins d'hygiène que de volupté.

Caligula (37-41) avait lancé la mode d'y souper, et cette mode entraîna de nombreux excès.

D'après Dion Cassius, ce serait Agrippa, gendre d'Auguste, qui aurait, le premier, établi à Rome des bains mixtes; mais

des abus se produisirent. Les prostituées y donnèrent, le soir, rendez-vous, de sorte qu'Adrien (117-138) ordonna que les « lavacra » fussent séparés. Marc-Aurèle (161-180) confirma cet édit. Héliogabale (218-222) l'abrogea, mais il fut rétabli par son successeur Alexandre Sévère (222-235). Sans doute, d'ailleurs, ne s'y conforma-t-on pas, car nous voyons Justinien (527-565) prescrire à son tour que les sexes devaient être séparés même dans les bains particuliers. Seul le mari était autorisé à se baigner avec sa femme (1).

Quoi qu'il en soit, durant tout l'Empire, les Romains eurent la passion du bain. Sous Constantin (306-337), on comptait à Rome plus de 900 établissements balnéaires (2) et certains étaient de véritables palais. Les thermes de Caracalla pouvaient contenir trois mille personnes. Les thermes de Dioclétien dix-huit mille, d'après les calculs du D^r Cabanès. De nombreux objets d'art les décoraient, tels que le groupe du Laocoon qui vient des thermes de Titus, l'Hercule et le Taureau Farnèse des thermes de Caracalla. Aux thermes de Dioclétien se trouvait la bibliothèque Ulpienne. Sous leurs portiques, comme en Grèce, on s'exerçait aux jeux du corps et de l'esprit, mais en Grèce les bains dépendaient du gymnase, à Rome le gymnase dépendait des bains.

(A suivre.)

(1) Cod. Just. De repud., I.

(2) Cf. Négrier, op. cit., 6. Cabanès, « Mœurs intimes du passé », II. René Ménard, « La vie privée des anciens ».

Au « Sparta-Club » mondialement connu. L'heure du goûter des enfants

Photo « Vivre »



(1) Martial, III, 874.

(2) Cf. Daremberg et Saglio, op. cit. Cinctus et subligaculum.

(3) Montesquieu, « Grandeur et décadence des Romains ».

(4) Cf. Pline le Jeune, Ep., V.

LA PLUS GRANDE SOTTISE DES HUMAINS

par le Docteur P. RUSSO



Il est, assurément, peu de personnes qui, dans les pays dits civilisés, s'en remettraient, pour donner à leurs enfants les moyens de se comporter de façon pratique dans la vie, aux seules leçons de l'expérience individuelle. Il ne viendrait à l'esprit de personne de laisser ses enfants apprendre à leurs dépens et par la seule observation des choses, les notions élémentaires d'arithmétique ou, par les voyages qu'ils pourront être appelés à faire, les bases de la géographie. On ne les laisse pas acquérir, grâce aux moqueries ou aux rebuffades dont ils pourraient être l'objet, la notion des façons correctes et courtoises de se tenir à table ou les lois de la politesse et de l'honnêteté élémentaires. Toute l'éducation, tout l'enseignement n'ont pas d'autre but que de mettre, toutes prêtes, à la disposition des enfants, pour qu'ils en tirent utilité, les connaissances accumulées au cours des siècles par l'humanité et réunies, codifiées, de façon telle qu'en peu de temps soient assimilées ces connaissances et que soient évités des déboires et des erreurs qui souvent pourraient être néfastes et handicaper lourdement en divers modes d'activités les jeunes qui entrent dans la vie.

Il semble bien que là-dessus tout le monde soit d'accord. On considérerait comme parents sans cœur un père ou une mère qui laisseraient, sans les guider et les enseigner le plus soigneusement possible, leurs enfants ou, s'ils ne le peuvent faire eux-mêmes, ne le feraient pas faire par des maîtres idoines. Bien mieux, le législateur a envisagé des sanctions contre les parents négligeant de prémunir leurs enfants contre les dangers que présente l'ignorance de ce qui constitue la base des relations de l'homme avec le monde et avec ses semblables.

Je ne pense pas qu'il puisse venir à l'esprit de personne qu'un tel comportement soit inutile, fantaisiste et encore moins répréhensible. Et si quelque habitant d'une autre planète, venu faire un tour sur la Terre pour s'y renseigner sur les mœurs des humains, examinait ces façons d'agir, il ne pourrait douter de leur généralité. Cette si claire et sage compréhension des nécessités où se trouve tout vivant d'acquérir la connaissance des réactions du monde à son égard et des manières de se protéger contre elles lui paraîtrait devoir s'appliquer à toutes les choses essentielles de l'existence. Il penserait que, de même qu'on apprend à l'enfant la façon de manger, sans attendre qu'il y soit obligé par des nécessités extérieures, qu'on lui apprend à courir sans attendre qu'il y soit forcé par la poursuite d'un animal féroce, et à nager avant qu'une chute dans la rivière risque de faire de lui un noyé, de même agit-on en toutes choses et particulièrement en celles dont les incidences sont nombreuses sur tout le cours de la vie.

Eh bien ! Notre voyageur interplanétaire montrerait, en pensant ainsi, une extrême candeur. Il s'imagine que ces humains qu'il étudie sont des êtres raisonnables et logiques, pour qui ce qui est valable dans un ensemble de circonstances données l'est chaque fois que cet ensemble se présente à nouveau. Mais les humains ne sont point tels. La sottise est chez

eux si grande que tous leurs comportements sont entachés d'une partialité, liée à un certain contenu émotionnel, dominant à tel point les constatations de la raison et de la logique, que des considérations tenues pour valables à l'égard de certains faits ne le sont pas à l'égard de certains autres de portée pratique et de nature tout semblables, mais dont le contenu émotionnel est différent.

Aussi, bien qu'il n'échappe à personne que le rôle de la sexualité dans la vie de chacun de nous est sensiblement de même importance, par ses incidences personnelles, sociales, familiales, que celui de n'importe laquelle des activités que l'on étale au grand jour, celle-là est systématiquement passée sous silence, et jamais rien n'est fait pour que les intéressés soient renseignés sur elle avant qu'ils soient soumis aux nécessités physiologiques qui l'accompagnent. On laisse sans contrôle la puberté créer des pulsions réflexes chez l'adolescent et la sexualité se développe alors sans guide, au hasard de réactions organiques ou psychiques non éduquées. Et ensuite, s'il y a des déboires, on fait grief aux jeunes de leur manque de « bon sens » de « sérieux », on leur reproche de se laisser « emporter par la passion ». Mais qu'a-t-on fait pour éviter tout cela ?... Le jeune qui se tient les coudes sur la table, ou se cure les dents avec son couteau et qui retire, de ces comportements, ridicule, ostracisme et déboires divers, n'a de reproches à faire à personne qu'à lui-même s'il se tient mal, car on l'a renseigné, on a tenté de lui faire prendre des habitudes sages de comportement pour la tenue à table. Mais que lui a-t-on enseigné sur le plan sexuel ? De même on lui a dit que l'alimentation trop carnée, l'alcool, les stupéfiants sont nocifs, on le lui a fait constater, on l'a dressé à manger avec pondération et hygiène. Mais que lui a-t-on enseigné des comportements sexuels nuisibles et de ceux qui sont utiles ? L'a-t-on dressé en cette matière, à la pondération et à un comportement sexuel hygiénique ? La fonction la plus importante de l'économie biologique, à la fois parce qu'elle joue le rôle déclenchant dans la reproduction et parce qu'elle est le régulateur nerveux fondamental, est laissée à l'abandon, soumise seulement, comme chez les animaux, aux actions humorales qui conditionnent la puberté. Et pendant ce temps on garnit soigneusement l'esprit des jeunes de connaissances extrêmement utiles, certes, mais on ne leur enseigne rien de celle qui serait la plus utile pour leur assurer une vie équilibrée. Est-il plus important de savoir en quelle année fut signé le traité de Westphalie ou de savoir se comporter à l'égard de sa femme de façon à ne la heurter ni moralement ni physiquement, et à créer une ambiance de satisfaction mutuelle dans le foyer où l'on vit ? Et sera-ce en comptant sur les pulsions organiques irraisonnées et ignorantes des jeunes gens que l'on pourra établir un tel climat ?

Alors que, pour toutes les autres branches de l'activité, nous avons créé des méthodes permettant d'acquérir rapidement les connaissances théoriques et pratiques permettant d'arriver à coup à peu près sûr à des résultats satisfaisants, on laisse la sexualité au même état que chez les bestiaux.

Et voilà probablement la plus grande preuve de sottise que nous donne l'humanité.

L'ÈRE DES MASSES

ET LE DÉCLIN DES CIVILISATIONS

par Robert MEILLERIE

JE pense que l'on n'a pas mesuré encore toute l'importance de l'œuvre de Henri de Man, tant au gouvernement belge, qu'en faveur de la population ouvrière de son pays. Et aussi, comme historien et philosophe.

On devra reconnaître, un jour, qu'il fut une des plus belles et des plus lucides intelligences de l'entre-deux-guerres.

Flammarion vient de publier — sous le titre donné à cet article — le dernier ouvrage de de Man, paru après la mort tragique de l'ancien ministre. Le livre a déjà connu deux éditions en Allemagne et une en Angleterre. C'est dire l'audience conservée par l'auteur auprès des Européens qui pensent.

Le but de cette œuvre ultime est de rechercher si notre civilisation est destinée à périr, comme certains le croient, ou si, au contraire, elle a des chances de survivre.

Avec Spengler, de Man place aux environs de l'an 1000 le véritable début de notre civilisation, avec la fin des migrations d'Europe, la fondation des dynasties nationales en France, en Angleterre, en Allemagne, la naissance de la bourgeoisie, le style roman en architecture, etc. Et, pour de Man, la Renaissance fut une adaptation plutôt qu'une véritable renaissance.

C'est seulement au XVIII^e siècle par Montesquieu (Grandeur et décadence des Romains) et l'Anglais Gibbon, que l'on prit conscience des symptômes accompagnant la décadence d'une civilisation.

Ce n'est pas de vieillissement que souffre notre époque. Elle procréé à tel point qu'on ne sait si, dans l'avenir, on pourra nourrir cette surpopulation. La durée de la vie s'allonge ; en sport la valeur physique augmente. Mais la masse grégariée se signale par son absence de différenciation, d'initiative, d'originalité, composant « une quantité sans qualité ». L'individu, noyé dans cette masse, subit avec les autres, l'action des forces étrangères déterminant son comportement. Et il devient la victime désignée des propagandes totalitaires.

Ainsi s'établit une grégariation (ce terme n'étant pas synonyme de prolétarisation), où la vie est « minutée » jusque dans les loisirs, où l'individu s'agglomère, s'agrège aux autres, qu'on ne peut fuir en raison de cette sorte d'**amorphisation** (qu'on me passe ce barbarisme) générale que crée l'entassement humain avec, comme aggravation, le bruit que la masse produit et subit. Et tout cela crée, chez l'observateur, cette « épouvante sociale » dont parlait Jaurès. Car, écrit de Man, « les pauvres essaient comme par le passé, d'imiter les riches mais, étant donné que les riches eux-mêmes deviennent sans cesse plus vulgaires, ce résultat final ne s'en ramène pas moins à un progrès généralisé de la vulgarité ».

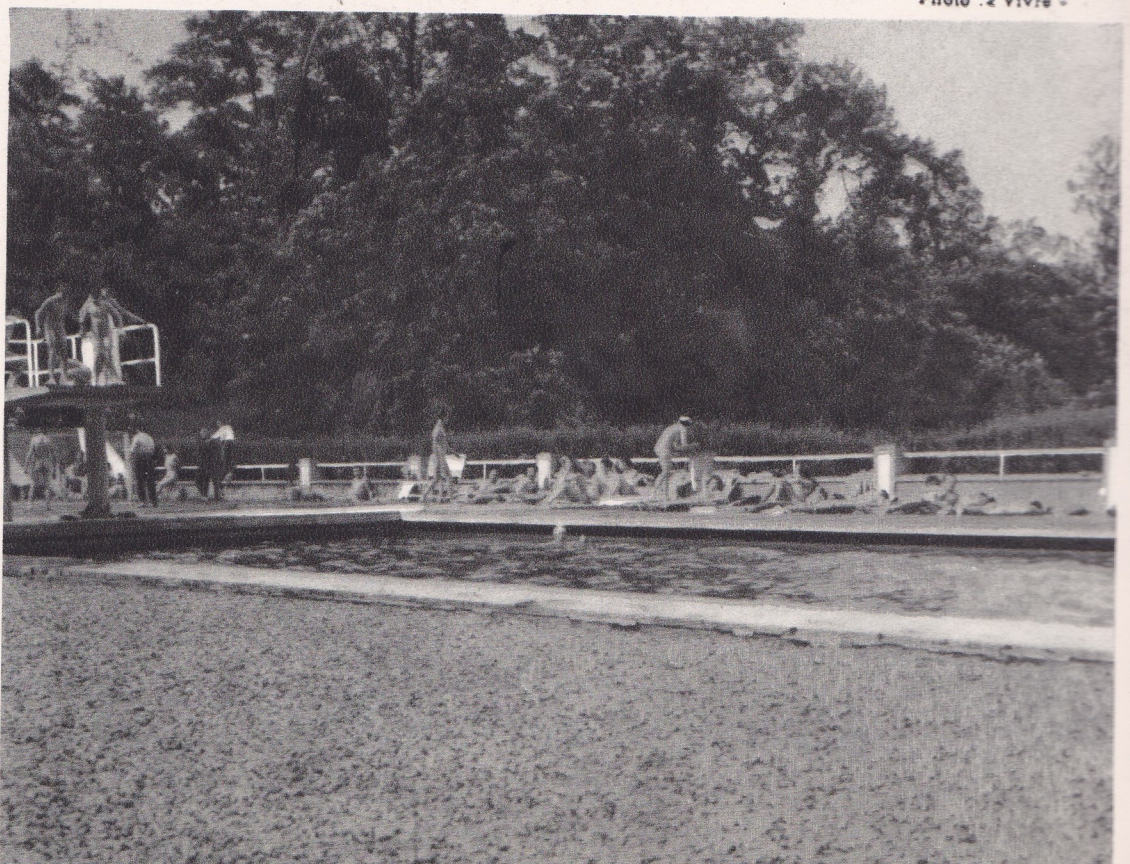
Cette grégariation est la conséquence d'un fait économique, la production en série qui, pense l'auteur, a mis à la portée de la masse quantité d'objets devenus usuels, mais a gâté le goût des usagers par la médiocrité de la fourniture contre quoi se sont déjà élevés Ruskin et W. Morris.

Après de curieux aperçus sur la pénétration de la vie urbaine et industrielle au village ayant « détruit les vieilles formes sans les remplacer par de nouvelles », de Man souligne un fait d'importance décisive : la création, outre-Atlantique et en Europe, d'une couche sociale oisive, une séparation entre le travail et la richesse. Il reproduit le sévère jugement de Webb : « la grossièreté croissante des pauvres a son pendant dans la vulgarité croissante des riches. La classe oisive dans l'état industriel moderne n'a produit aucune échelle de valeurs pour les bonnes manières. »



En 30 ans (1820 à 1850) apparurent la première locomotive, le premier bateau à vapeur, la première ligne télégraphique, le premier câble sous-marin. Et alors que tous ces progrès auraient dû unir les hommes, compléter leur culture, de Man peut écrire : « le monde n'a jamais été aussi déchiré par la haine et par la guerre, et l'image concrète que l'individu moyen

Photo « Vivre »



Des milliers d'adeptes passent chaque année au Country-Club Gymnique, le Sparta, le plus ancien des centres français qui est fréquenté même en hiver. Aigremont est une sorte de source de Jouvence.

se fait du monde n'a jamais été plus confuse et plus fausse. » C'est que le rythme accéléré des découvertes excède la capacité d'absorption de l'intelligence. Alors le spécialiste se « compartimente » à l'excès, la masse se fait une idée inexacte de toutes choses, ce qui aboutit à une simplification infantile de jugement. On n'accède plus aux « étages supérieurs » du cerveau, on ne distingue plus le vrai du faux car « l'aspect nocturne de l'âme l'emporte sur les parties claires ».

Et en raison de cette compartimentation, le dilemme est le suivant pour tous : en savoir peu et bien, en savoir beaucoup et mal. Cela commence à l'école où les programmes sont trop chargés. De Man, qui fut professeur, note que le niveau moyen des bacheliers, des diplômés baisse d'une année sur l'autre.

« Les Occidentaux travaillent beaucoup plus que les peuples d'autres civilisations, les Occidentaux modernes travaillent à leur tour plus que leurs ancêtres du moyen âge. » Ces surmenés cherchent « le genre de délassément qui pour un minimum d'effort personnel leur apporte le maximum d'émotion ». C'est la vogue du sport mal compris, de l'illustré stupide, de la radio et du cinéma ne l'étant pas moins.

Abaissement que l'on retrouve dans l'art, poursuit l'auteur « la musique atonale va de pair avec la peinture surréaliste, avec la poésie sans syntaxe et sans ponctuation ». « Léthargie d'une civilisation dont la force vitale est éteinte » écrit-il encore.

Notant que l'effondrement de la civilisation gréco-romaine a créé le climat spirituel du christianisme, de Man se demande si cette loi reste valable. Une civilisation comprend deux phases : la créatrice et la critique. Actuellement la productivité cause le chômage par le niveau atteint, et ce dernier n'est résorbé que par les fabrications de guerre.

Il se peut, indique encore l'ancien ministre, que nos récentes découvertes soient saluées, dans l'avenir, comme l'aube d'une ère nouvelle, comme le fondement d'une autre civilisation. Pour le moment, notre chemin va dans la direction opposée. Ce qui semain sera, peut-être, facteur de progrès, semble actuellement une force de décomposition et de destruction.

Car nous asservissons la nature. Et devant les résultats effrayants obtenus et leurs conséquences possibles, des savants éprouvent du remords. Témoins les appels au monde, pour l'éclairer sur les dangers incalculables de l'emploi destructif de leurs découvertes.

En passant, l'écrivain souligne que, suite aux guerres de la Révolution, celles de l'Empire amenèrent le service militaire obligatoire, créèrent les patriotismes russe et allemand, « l'ère des guerres de peuples fut ouverte ».

Guerre et paix ont changé de sens. La première est une forme moderne des guerres de religion où les « ismes » politiques ont remplacé la foi et l'hérésie. Avec comme conséquence, la disparition de toute différence entre civils et militaires, tous étant pareillement exposés et, aussi, identifiés à leurs dirigeants pour la culpabilité.

Le bourrage de crâne opère une « régression totale de la mentalité des masses », le reste, la guerre qui vient, « n'est plus qu'une question de temps ». Et cela malgré « la totale inefficacité de la guerre en ce qui concerne les buts primitivement proclamés ».

« La peur de la guerre fait croître la tendance à la guerre, pour suit de Man, (course aux armements et ses conséquences sur les économies des pays). Et les éléments opposés à la tuerie sont invariablement emportés par le tourbillon. »

Il apparaît que « l'effort caractéristique de l'Occident vers la liberté, la dignité de la personne humaine, le gouvernement du peuple par le même » a atteint le sommet de sa courbe, il y a environ un siècle [Je pense qu'un demi-siècle serait plus exact]. Depuis, c'est la dégénérescence, la grégariation, la machine de l'Etat, dont le propre entretien est le principal but. Et l'on assiste à « la relève de l'âge de la démocratie par son antithèse, l'âge de la peur ».

La rapidité de l'évolution est surprenante. S'il y a probablement des centaines de millions d'années que des êtres vivants peuplent la terre, s'il y a approximativement 600 000 ans que l'homme est apparu, si la plus ancienne civilisation a 6 000 années, la nôtre n'en a pas 1 000. Le chemin de fer n'est guère que centenaire, autos et avions ont respectivement 70 et 50 ans et la bombe atomique, 10.

Où nous conduira ce tourbillon ? De Man répond : « L'homme a tous les jours à se repentir lorsqu'il s'arroge un pouvoir qui dépasse ses forces et sa destination naturelle. » Et il ajoute : « Nous sommes menacés d'une catastrophe universelle dont nous ne pouvons pas savoir si et quand elle se produira ni quelle en sera l'issue. »

Notre double tâche est donc de stopper les tendances conduisant à la guerre et de sauver notre patrimoine culturel en luttant contre la grégariation grandissante. « Lorsqu'il y va du destin de tous, il importe que chacun fasse ce que sa conscience lui ordonne, le reste n'est pas en notre pouvoir. »

Oui, de Man a raison, et la besogne nous attendant est immense. A propos du livre de Missenard, analysé ici, on a pu écrire que notre civilisation est en péril parce que nos contemporains n'en sont pas dignes. Et j'ajouterai ceci : l'élite — ou prétendue telle — est « engagée » par peur ou intérêt. Ou bien elle est d'idées changeantes comme les feux d'un phare, ou encore se tait désespérément. Le prolétariat est divisé, ennemi de lui-même.

L'alcoolisme atteignant toutes les classes françaises, la démagogie politique et syndicale ont accentué la grégariation.

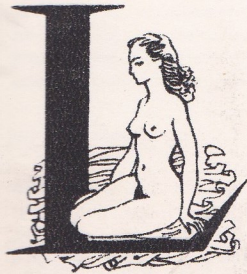
Aussi tous ceux que préoccupe le devenir du monde commenteront le dernier appel de de Man. Et, comme moi, tous regretteront que les circonstances de la vie et les embûches n'aient pas permis au regretté militant de donner toute sa mesure.



Fragonard. Document de la Galerie Charpentier. « La Bacchante endormie ». Fragonard avait un pinceau audacieux. Il affectionnait les sujets galants si goûtés par ses contemporains ; mais il n'aurait jamais manqué de décor de nature.

NOURRIR CEUX QUI ONT FAIM

par PIERRE MARIE



Le problème de l'alimentation du globe prend à présent une telle importance — après avoir été ignoré, ou nié si longtemps — que je crois nécessaire d'y revenir, de donner, en quelque sorte, une suite à l'article précédent consacré à ce sujet.

Je poserai tout d'abord un principe inattaquable, formel et dont la méconnaissance est à la base de la crise alimentaire qui va s'amplifiant. C'est qu'il y a une proportion à maintenir entre le nombre des citadins (consommateurs de nourriture, sans en produire) et celui

des cultivateurs, créateurs — en quelque sorte — de tout ce que nous mangeons.

Mais, comme je l'ai indiqué, l'attraction des villes a été telle — elle l'est encore — pour diverses raisons connues, que cet exode, ininterrompu, aboutit présentement à l'agglutination dans des cités immenses, créant le désert au village.

Il faut restaurer la paysannerie, ou plutôt une semi-paysannerie par le transfert à la campagne de maintes usines, encombrant et surpeuplant les grands centres, augmentant les difficultés de ravitaillement et de chauffage de ceux-ci, alors qu'aucune raison majeure ne militent en faveur de leur maintien dans une capitale, ou sa proximité immédiate.

Un journaliste, spécialisé dans les questions agricoles, a écrit qu'en 8 ans, de 1946 à 1954, 250 000 paysans français ont abandonné leur métier d'agriculteurs. Avec leur famille, cela fait environ un million de personnes qui continuent à manger mais sans rien produire de cette nourriture. C'est ainsi que s'est créé, depuis un siècle, et que va s'amplifiant le déséquilibre entre paysans et citadins, les premiers diminuant sans cesse, avec les conséquences dramatiques que cela comporte.



Je sais : à ces craintes, à ces appels, les incurables optimistes répondent en nous faisant miroiter, espérer des progrès vertigineux de la production agricole, grâce à de nouvelles méthodes scientifiques. Là encore, il semble que les rêves soient plus doux que les réalités.

Le professeur Roger Heim, de l'Institut, directeur du Muséum national d'histoire naturelle, — qui, lui aussi, lance un cri d'alarme — met les choses au point.

Il indiquait, en mars 1955, que les espoirs caressés à propos des cultures dans l'eau ou des algues marines sont pratiquement du domaine de l'utopie. Il ajoute que malgré des crédits très élevés, les recherches agronomiques françaises restent lamentablement déficientes. Il évoque aussi les échecs enregistrés dans les tentatives d'exploitation agricole en Afrique, à propos de l'arachide.

Il ajoute « qu'il est dangereux d'affirmer a priori que la science saura découvrir des ressources nouvelles pratiquement valables et suffisantes pour apporter sa subsistance à une population mondiale augmentant à un rythme de plus en plus inquiétant » (Le Figaro).

Cette angoisse d'une telle personnalité est symptomatique. Et, présentement, la cause me paraît entendue, dans le sens indiqué ici.

D'ailleurs, à propos du déséquilibre marqué plus haut, je pourrais multiplier les exemples presque à l'infini. « L'Encyclopédie de l'Amérique latine », publiée par les « Presses universitaires de France » fait état de la croissance démographique stupéfiante de ce demi-continent. Sa population, estimée à 90 millions d'humains en 1920, serait actuellement de 170 millions. Presque le double en un tiers de siècle. Vraiment, dans ces conditions, le problème s'avère insoluble d'assurer à chacun son pain quotidien.

Dans « L'Expérience communiste en Chine » (Ed. les Iles d'Or), M. Robert Magnenez dit que « depuis longtemps la rizière chinoise ne suffit plus à nourrir le peuple. Une année mauvaise prend tout de suite, en Chine, la forme d'une calamité qui affecte non pas quelques dizaines de milliers, mais plusieurs millions de Chinois ».



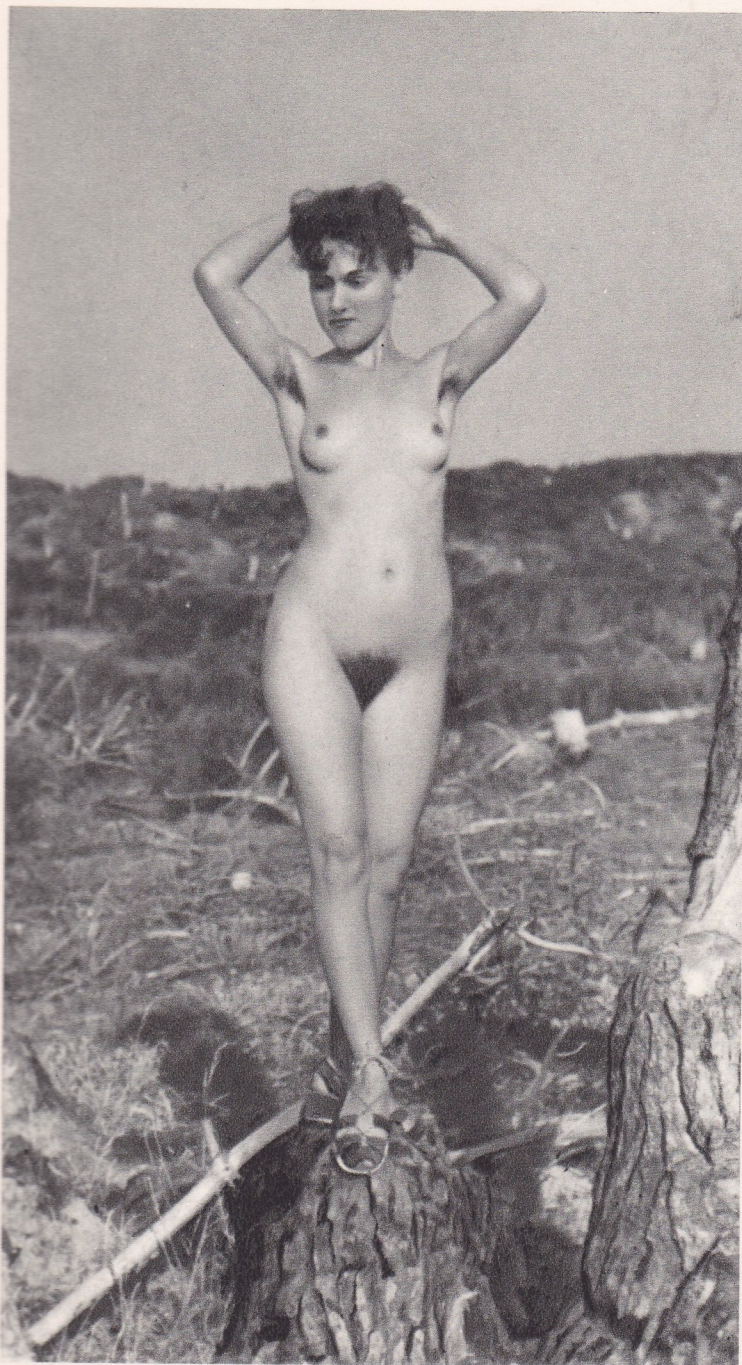
Il apparaît que l'homme s'acharne lui-même à détruire, à dévaster autour de lui. Il ruine la terre et facilite les inondations et les tornades en déboisant. Il procède de façon inconsidérée, préférant — je le répète — la quantité à la qualité. Alors il veut forcer la nature, la violenter et ne réussit qu'à l'épuiser, à la rendre stérile.

Il a quitté le voisinage de l'arbre, du sol et de la rivière pour s'entasser dans des fourmilières malsaines, sans air, sans soleil, sans eau, sans verdure. Pour bercer son ennui, son désenchantement, il a créé une foule de plaisirs stupides et malsains. Il boit sans mesure, s'alcoolise de plus en plus, accepte sans frémir, sans réagir, les niaiseries du papier imprimé, de la radio, du cinéma, ces découvertes qui auraient dû être si utiles.

Flaubert, dans son dictionnaire, écrivait au mot imprimerie : « Décou-

Au Paradis méditerranéen des gymnosophes : l'île du Levant.





A Montalivet, centre familial où tant d'enfants passent leurs vacances pour le plus grand bien de leur santé. Cette belle et si utile réalisation est due à l'activité de M. Albert Lecocq. Il fut heureusement aidé par la municipalité compréhensive et intelligente.

verte merveilleuse qui a fait plus de mal que de bien. » Il en est de même de la parole invisible, comme de l'écran. Mais la nocivité de toute cette propagande est la faute de l'homme lui-même qui, éloigné de la nature, a perdu l'habitude de penser sainement, sur un rythme normal, a perdu celle, aussi, de repousser ce qui est bas, vulgaire, ne sait plus l'écartier de lui et des siens.

Et ce fut alors la naissance du robotisme, la grégariation avec tous les risques moraux, sociaux et physiques que cela comporte. Car tout se tient dans la vie. Celui qui s'astreint à écouter sans cesse sa radio, à suivre cette parole inconnue, ne s'arrêtant pratiquement jamais, n'a plus le loisir — ni l'idée — de revenir sur une opinion, un thème formulés, de les discuter, voire de tenter de les réfuter.

Alors, il ne sait pas, ou il ne sait plus, se pencher sur les grands problèmes cruciaux de son époque, et desquels dépendent sa vie ou celle de ses petits.

Problèmes jamais solutionnés, toujours éludés. Cette incapacité résoudre est d'ailleurs un des maux les plus graves de notre temps.



En ce qui concerne les questions évoquées ici, il n'y a pas plusieurs remèdes, mais un seul : c'est la limitation des naissances, accompagnée de palliatifs qui, à mon avis, ne peuvent rester que des apports secondaires ou fragmentaires et qui sont ceux que j'ai déjà notés : reboisement, soins à la terre que l'on tentera de peupler à nouveau dans le sens et par les moyens déjà soulignés dans cette rubrique.

Mais l'essentiel, c'est d'arrêter ce flot inconsidéré, vertigineux de naissances, non seulement parce qu'il nous mène droit à la disette, puis à la famine, mais encore pour une foule de raisons sociales connues et dévoloppées par maints économistes et penseurs.

Dans un vieux livre, « L'Enfant et nous », écrit par un médecin américain, le docteur B. Liber (et dont l'édition française fut préfacée par Léon Frapié, l'auteur de « la Maternelle ») je lis ceci : « Si vous voulez élever vos enfants de façon correcte et consciencieuse, il faut, avant tout, vous résoudre A NE PAS EN AVOIR TROP » (c'est moi qui souligne). Et l'auteur continue ainsi : « ...N'ayez pas plus de petits que vous ne pouvez en nourrir. Ceci n'est pas une règle temporaire. Je prétends que même une société idéale courrait à sa ruine faute de restrictions et de réserve dans la procréation. »

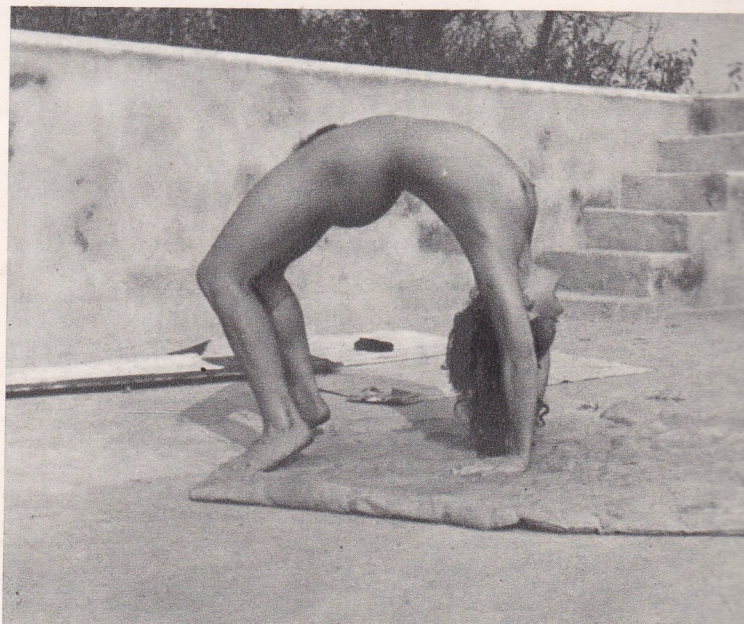
Voilà, simplement et excellentement exposée, la règle majeure qui devrait être celle de toutes les sociétés humaines.

Le problème a pris une telle importance, nous réserve des lendemains tellement dramatiques qu'il commence à préoccuper des milieux paraissant les plus fermés à cette sorte de questions. Il y a quelques mois, en effet, j'ai lu ceci, dans un hebdomadaire bruxellois, et sous le titre « Les thèses vaticanes évoluent » : « ...Il se tient à Rome un congrès démographique... A cette occasion, Sa Sainteté déclara : c'est aux époux et non à l'Etat à évaluer ce que leur ménage peut donner d'enfants. La déclaration du Saint Père signifie clairement que ce contrôle des naissances il le reconnaît aux époux. La vieille thèse de l'acte légitimé par sa seule fécondité semble donc avoir vécu. »

Puissent ces avis, ces conseils se répandre, être généralisés, prendre force de loi avant qu'il ne soit trop tard, avant que le monde entier — y compris la vieille Europe — ne vive des cauchemars réservés jusqu'ici à certaines régions d'Asie et d'Amérique du Sud, et que nous apprenions avec un peu trop d'indifférence.

Le fléau s'approche. Il faut choisir : ou la limitation des naissances pour que tout le monde mange, ou le lapinisme et la réduction du nombre des humains par la famine généralisée.

Au « Club du Soleil » fréquenté par de très nombreux jeunes gens, garçons et filles. Création due également aux efforts de M. Albert Lecocq actif vulgarisateur des méthodes de « Vivre » qu'il fit siennes il y a fort longtemps.





La femme et la mer...
Deux magnifiques puissances créatrices de vie.



Photo « Vivre »



En haut : adhérent du Sparta-Club; en dessous : adeptes de l'Ardèche qui se réunissent hebdomadairement pour profiter pleinement des bienfaits du naturisme; à droite : une fervente gymnosophe niçoise, mère de famille.



« La crique rocheuse, où nous faisons les plus belles pêches, s'appelle « Le Cimetière des Espagnols », car c'est là que reposent les morts de l'expédition franco-espagnole de 1867.

« La plupart des clichés que je vous envoie ont été pris dans une baie plus vaste, plus isolée aussi, et déserte tout le jour, où je ne risquais de déranger personne en étant nu, sinon les cormorans et les crabes. Elle n'avait pas de nom. Nous l'avons baptisée l'« Anse du Corail », car sous la surface, à fleur d'eau, et les têtes souvent émergées pour les plus près du rivage, se cachait la merveilleuse splendeur des massifs de corail tropicaux. C'est un spectacle si parfaitement beau et si divers qu'il est bien difficile de le décrire. »

Voilà qui démontre bien l'esprit de la généralité de nos adeptes intellectuels, artiste, amoureux de la vie simple, saine et belle, et qui « combattent les préjugés qui entretiennent l'alcoolisme » et tant d'autres qui engendrent les fléaux sociaux.

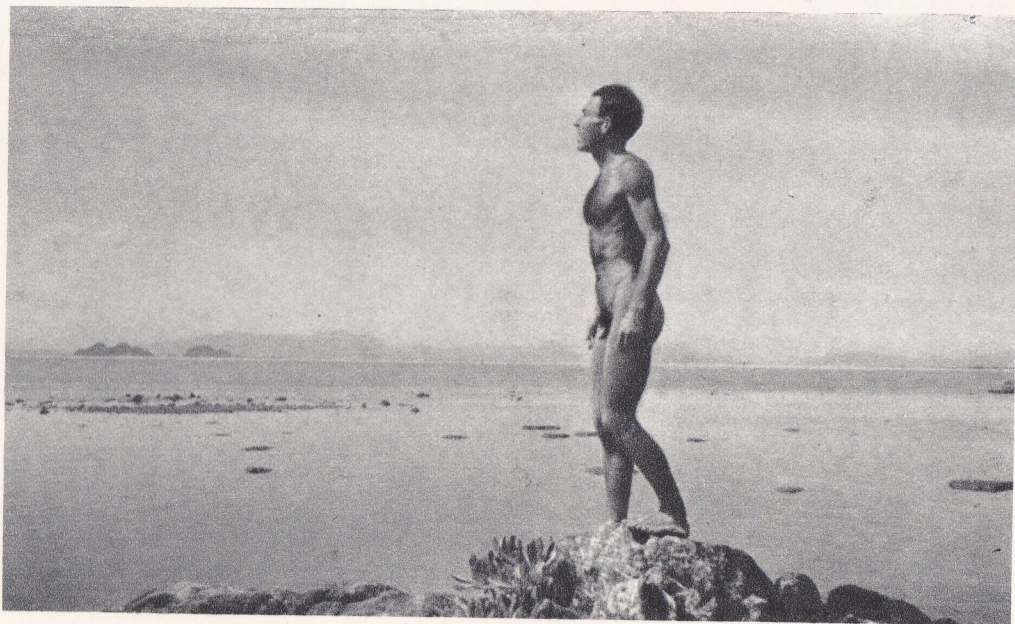


Photo prise à Tourane, péninsule du Tientcha, Viet-Nam



Photo « Vivre »

M. Kienné de Mongeot et sa femme au château d'Aigremont

Dans les Livres

« L'HOMME DANS LA NATURE ET LA SOCIÉTÉ »

par le professeur Pierre Delore

Ed. Jeheber, Genève-Paris

1 vol. 225 francs

Je connais depuis pas mal d'années, le professeur Pierre Delore, médecin des Hôpitaux et humaniste, et je le considère comme un des esprits les plus clairs, les plus lucides qu'il m'ait été donné d'approcher.

Son œuvre écrite est considérable et comprend des ouvrages (comme *La médecine à la croisée des chemins*, *Notre frère corps*, *Le guide de la santé*, etc.) et des études sur le cancer, l'alcoolisme, la tuberculose (ces trois fléaux de la France actuelle) montrant que M. Delore entend mettre son expérience au service de la société.

Il vient de publier, dans la collection « Espoirs et besoins de l'homme », qu'il dirige, le volume au titre ci-dessus, que j'ai lu avec le plus vif intérêt. Car j'y ai trouvé nombre de conceptions, de points de vue exacts, originaux et dont l'application contribuerait à remettre dans le bon chemin, notre civilisation, actuellement cahotante pour tant de raisons.

**

Dans son introduction, l'auteur cite A. de Saint-Exupéry disant : « La grande œuvre c'est d'unir les hommes », ces hommes si souvent divisés, parfois ennemis d'eux-mêmes.

Cette œuvre, c'est aussi de les étudier dans les « divers milieux ou plans de vie », milieu physique d'abord, sur lequel tant d'inconnu plane encore. Et M. Delore écrit justement : « la sagesse pour vivre en santé est de vivre en bonne intelligence avec la nature, de respecter ses lois, ses rythmes journaliers et saisonniers ».

L'hygiène est liée à toutes les activités. Celle des voyages et changements de climat est encore ignorée de beaucoup. Et pourtant, elle est d'importance. Car « toute variation de milieu exige une adaptation, c'est-à-dire un nouvel équilibre », nous apprend l'auteur.

Plus loin, il note les erreurs de l'urbanisation et marque qu'il y a des « inadaptés urbains ». Je crois que ceux-ci sont plus nombreux que l'on pense et que cette inadaptation est une cause de grégation, ou d'évolution vers des idées extrémistes.

**

L'auteur souhaite, avec raison, une revalorisation, d'ordre psychologique, du métier de paysan, nullement inférieur à celui du citadin.

Mais continuons notre lecture : « l'exploitation du sol s'opère sous le signe de la quantité... seul le rendement compte. Mais la terre a une santé... le sol qui a été forcé, qui manque d'hommes s'épuise. Ce n'est pas par hasard si le parasitisme végétal augmente, si les maladies de culture se multiplient... la relation santé du sol, santé de l'homme est méconnue... on peut admettre que d'innombrables déficiences ou malaises... sont en grande partie le fait d'une alimentation de qualité insuffisante... certains cancers sont favorisés par une alimentation de moins en moins naturelle ». Et les travaux de M. Delore lui ont montré que « la baisse de la valeur biologique

des aliments de base, pain notamment, est en partie responsable du recours progressif à l'alcool ».

**

Le taudis, à la fois chancre et honte de la société retient l'attention du professeur lyonnais. Le budget-logement devrait être, à son avis, de 15 à 20 % du budget général. Il souligne que les souvenirs d'enfance persistent jusque dans la vieillesse et ont déterminé la future personnalité :

« La famille est la cellule de base de toute société ». Je crains qu'actuellement le sens familial soit assez émoussé et souvent par la faute des parents. Et pourtant on ne peut y échapper : « connais tes ancêtres pour te mieux connaître » dit encore M. Delore. Et il souhaite que chaque foyer tienne son « livre de famille », mémorial de la vie de chaque petit groupe humain, dont l'existence serait ainsi perceptible aux descendants. « Un des grands besoins de l'homme, c'est d'avoir la possibilité de retourner à ses sources » ajoute-t-il, et que « l'homme seul dans la vie n'a pas une position enviable ». « Mais il semble que l'amitié soit moins répandue, que le présent soit plus dur et la vie plus tendue... la qualité des relations sociales » ne s'améliore guère. « Les barrières de classe persistent et assez soigneusement entretenues ». Et puis, il y a la « dépersonnalisation » de l'individu, menacé par « la machine robot et l'esprit concentrationnaire ».

**

« L'Homme a besoin de faire partie d'un groupe ». Pourtant, souvent il est seul et parfois dès sa naissance. Les bébés séparés de leur mère présentent des troubles, nombre d'enfants amenés devant le tribunal « ont été frustrés dans leur besoin d'amour et de sécurité ».

Par ailleurs, « le cadre et l'ambiance des administrations sont de moins en moins à l'échelle humaine. L'usager est dépersonnalisé au regard de l'administration... l'un et l'autre ne parlent pas le même langage ».

La considération réciproque manque trop souvent. Pourtant, c'est « un stimulant psycho-social quotidien irremplaçable ». C'est ce fait — je pense — qui pousse tant de gens vers les plaisirs vulgaires et vieillards et retraités à ressasser sans arrêt des niaiseries, écrasés qu'ils sont par leur inutilité. Qu'on songe à ces derniers. À un labeur parfois écrasant, succède brusquement une oisiveté totale. Je crois que l'on ne doit pas abandonner ces gens à la dérive, à la « grégation » grandissante dont parlait H. de Man. Car celui qui pense reste le plus isolé, dirai-je encore, en citant à mon tour Saint-Exupéry, qui écrivait : « je n'ai presque jamais personne à qui parler ».

**

Que de notions à réformer ! Toutes les classes, tous les groupements arguent de leurs droits. M. Delore dit justement que « le civisme fait passer les devoirs avant les droits ». Puis l'auteur évoque un problème, crucial, à mon avis, « l'intégration des travailleurs dans l'entreprise ». Comme lui, je pense qu'il faut leur redonner une personnalité, trop souvent abolie ou diminuée par la compartimentation excessive, étant toute vue d'ensemble sur le but du labeur. Trop généralement, la vie à l'usine, au bureau est morne, déprimante. Simone Weill l'a signalé de façon

émouvante. Il faut améliorer la condition ouvrière, laquelle n'est pas liée au seul salaire, mais doit avoir un côté moral et social à ne pas oublier (1). Il y a aussi l'hygiène, trop négligée. Je connais les taudis de l'atelier, du magasin, de l'entreprise commerciale. Et puis, comme l'auteur a raison de se pencher sur les diminués physiques à qui l'on doit tenter de rendre le plus de valeur corporelle possible et les moyens de gagner leur vie. Aussi, il faut mettre « le malade et l'hôpital à l'échelle humaine ».

L'hygiène mentale, besoin de l'individu, de la société, marque le livre, peut combattre tant de virus détériorent l'existence. Exemple : « l'esprit de critique que nous confondons avec l'esprit critique ». Educateurs et dirigeants, la presse ont un rôle majeur dans ce domaine, une responsabilité certaine, est-il ajouté. Les parents aussi, comme le signale M. Missenard dans « A la recherche de l'homme » (Istra id.).

**

Fort justement, M. Delore écrit encore : « Il nous semble qu'un des fléaux majeurs est représenté par le désir de jouissance. Il porte à rechercher les plaisirs faciles de la vie, alors que la vie est naturellement une entreprise difficile ». Tout ce passage serait à citer, où il est montré que la santé, morale et physique, réclame efforts, disciplines et même sacrifices. Hélas, c'est ce qu'on veut le moins subir à présent.

L'auteur médecin lui-même indique qu'« en médecine actuelle, la thérapeutique par les drogues l'emporte sur les autres procédés et trop souvent néglige le traitement de fond, celui des terrains ».

La conclusion de ce volume marque l'absence « de sens social véritable, de ce supplément d'âme réclamé par Bergson pour notre époque », et « l'insuffisance d'hommes à la hauteur de l'époque et de ses besoins ». Il souhaite que « dans la société qui vient il y ait encore place... pour une culture véritable et pas seulement pour une information; que l'homme puisse encore avoir une vie intérieure, avoir le temps de méditer et de retrouver... le sens des symboles et la valeur d'un idéal » ajoutant aussi « c'est par l'esprit public et par le sens des devoirs de l'époque que montent ou descendent les nations ».

**

Comme je le fais pour les livres majeurs, je préfère laisser, le plus possible, la parole à l'auteur. Les citations ci-dessus — mais tout serait à souligner — montrent que ce petit volume de 120 pages est grand par l'élévation de la pensée et la hauteur des vues. Il faut lui souhaiter le succès qu'il mérite, et que les lecteurs (que j'espère nombreux) méditent idées et conseils qu'ils y trouveront, en fassent leur profit pour eux et les leurs. Car c'est ainsi, en suivant des guides sûrs comme le professeur Delore, que l'on marchera vers ces « Temps Meilleurs » qu'espérait un grand écrivain français.

P. M.

(1) J'indique à ce sujet que mon ami H. Dubreuil fait, dans tous ses ouvrages, une place à ces préoccupations, et notamment dans « le Travail et la Civilisation » (Plon).